



HAL
open science

**“ La guerre civile comme pathologie du corps politique :
Diagnostic et remède dans les textes historiques et
politiques publiés en Angleterre (1570-1610) ”**

Marie-Céline Daniel

► **To cite this version:**

Marie-Céline Daniel. “ La guerre civile comme pathologie du corps politique : Diagnostic et remède dans les textes historiques et politiques publiés en Angleterre (1570-1610) ”. Bacilles, phobies et contagions, Les métaphores de la pathologie, 2012. hal-03840715

HAL Id: hal-03840715

<https://hal.sorbonne-universite.fr/hal-03840715>

Submitted on 5 Nov 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La guerre civile comme pathologie du corps politique
Diagnostic et remède dans les textes historiques et politiques publiés en Angleterre
(1570-1610)

Marie-Céline Daniel

En 1597, dans le propos liminaire qu'il insère en tête de son *Inventaire général*, l'historiographe du roi Henri IV Jean de Serres écrit :

Si nous souhaitons la paix aux champs, logeons-la premierement en nos cœurs. Ceste paix intestine sera un bon gage de la générale. Mais nous sommes fort malades si nous estimons par chagrin & fureur guairir le malade. Si doncques nous cerchons (sic) quelque solide remede en nos maux, la boutique de l'Apoticaire est ouverte. En voici quelque apprest¹.

Après avoir posé le diagnostic d'une France malade, le mémorialiste huguenot prétend donc proposer des remèdes pour la soigner. L'image d'une France atteinte de maladie paraît tellement évidente qu'aucun lecteur d'aujourd'hui ne s'y arrête. Galvaudée, la comparaison systématique de la communauté politique avec le corps humain ne fait plus guère sens, même si l'expression « corps politique », très usitée, reste comme un vestige de cette métaphore initiale. À la Renaissance, pourtant, cette image était encore largement utilisée, comme en témoigne la citation de Jean de Serres. La « maladie » à laquelle il fait référence est la guerre civile, qui a déchiré la France pendant des décennies et reste, en 1597, une menace présente dans de nombreux esprits. On doit s'interroger sur le recours quasi-systématique à cette image par les auteurs de la fin du seizième siècle, quand il s'agit pour eux d'évoquer la guerre civile et les moyens d'y remédier. La métaphore, héritée de l'Antiquité, est devenue un lieu commun au seizième siècle, utilisée par de nombreux auteurs de textes politiques, notamment en Angleterre. Pourtant, appliqué à la guerre civile et en particulier aux guerres de religion françaises, le sens de la métaphore évolue, et la question de la pertinence de cette image se pose. Plus qu'une comparaison terme à terme du corps politique et du corps naturel, les

¹ « Jean de Serres touchant l'usage de ce sien Inventaire ». J. de Serres, *Inventaire général de l'histoire de France* (Paris : A. Saugrain et G. des Rues, 1597).

auteurs du seizième siècle se sont intéressés aux pathologies susceptibles d'affaiblir, voire d'anéantir, le corps politique. Corollaire de cette question, la nécessité de trouver un bon médecin ou un bon remède aux maladies de la communauté s'impose comme le premier devoir de ses membres.

En comparant le corps naturel à l'organisation de la cité – et donc au « corps politique » – les penseurs de la Renaissance n'ont fait que reprendre une image **héritée venue** de l'Antiquité. La fable des membres et de l'estomac, racontée entre autres par Tite-Live au livre II de son *Histoire Romaine*, était bien connue :

« Au temps où le corps humain ne formait pas comme aujourd'hui un tout en parfaite harmonie, mais où chaque membre avait son opinion et son langage, tous s'étaient indignés d'avoir le souci, la peine, la charge d'être les pourvoyeurs de l'estomac, tandis que lui, oisif au milieu d'eux, n'avait qu'à jouir des plaisirs qu'on lui procurait ; tous, d'un commun accord, avaient décidé, les mains de ne plus porter les aliments à la bouche, la bouche de ne plus les recevoir, les dents de ne plus les broyer. Mais en voulant, dans leur colère, réduire l'estomac par la famine, du coup les membres, eux aussi, et le corps entier étaient tombés dans un complet épuisement. Ils avaient alors compris que la fonction de l'estomac n'était pas non plus une sinécure, que s'ils le nourrissaient il les nourrissait, en renvoyant à toutes les parties du corps ce principe de vie et de force réparti entre toutes les veines, le fruit de la digestion, le sang ». Faisant alors un parallèle entre la révolte interne du corps et la colère des plébéiens contre le sénat, il les fit changer de sentiment¹.

Afin de réconcilier la plèbe avec le reste de la Cité, Menenius Agrippa, consul en 503 av. J.-C., avait dû recourir à cet apologue afin de démontrer que toutes les composantes de la cité étaient également indispensables à sa survie. Les nombreuses éditions de l'*Histoire romaine*, en latin et dans les langues vernaculaires, au cours du seizième siècle, avaient permis à la comparaison de s'ancrer tout à fait dans l'esprit des contemporains. Shakespeare, dans *Coriolan*, fait raconter l'apologue à Menenius Agrippa sur scène dès l'ouverture de la pièce². On la retrouve ainsi dans de très nombreux textes traitant de thématiques politiques, ce qu'illustre *A Comparative Discourse of the Bodies Naturall and Politique*, le célèbre traité d'Edward Forest publié en 1606. Dans cet ouvrage, les parentés entre le corps politique et le

¹ J. Bayet, ed., *Histoire Romaine de Tite-Live*, Tome II, Livre II. Traduction de G. Baillet (Paris : Les Belles Lettres, 1991), pp.48-49.

² P. Brockbank, ed., *Coriolanus by William Shakespeare* (Londres : Thomson Learning, « The Arden Shakespeare », 2006), Acte I, Scène 1, v. 95-145, pp. 102-106.

corps naturel constituent l'objet même du propos. Dans sa dédicace au lecteur, l'auteur, insiste :

Il est plus facile de présenter la République avec toutes ses parties, ses composantes, ses qualités et ses caractéristiques en ayant recours à des images adaptées, telles que par exemple l'architecture d'une maison, l'essaimage et la vie en communauté des abeilles dans une ruche, un navire voguant sur la mer et d'autres encore ; mais rien ne convient mieux que la masse universelle du monde tout entier (c'est-à-dire toutes les substances variées inscrites dans le grand cadre rassemblé et uni par Dieu) ou bien encore le corps humain, c'est-à-dire un monde plus petit, le modèle réduit de cet univers vaste et étendu¹.

Les textes de l'époque reprennent en effet plusieurs de ces images ; le choix des auteurs semble se porter sur l'une ou l'autre selon la situation dans laquelle se trouve la communauté qu'ils décrivent. Si elle connaît des troubles, par exemple, la métaphore du navire dans la tempête est souvent préférée aux autres. Bodin, au début des *Six Livres de la République* (1576), compare le royaume de France à un bateau pris dans les vents et privé de capitaine susceptible de le mettre à l'abri². Edward Forset explique, à son tour, pourquoi il a choisi d'établir les points communs entre le corps naturel et le corps politique :

J'ai décidé de ne poursuivre que celles des correspondances qui, du fait de la qualité du travail divin dans sa réalisation de l'homme, sont les plus adaptées au gouvernement civil des assemblées humaines et celles qui sont les plus aisées à comprendre (car issues d'exemples plus familiers) ; elles ne cèdent rien en dignité à l'autre partie (car elles ont le même auteur) ni en certitude (en ce qui concerne la justesse de leur relation) et peuvent donc s'accorder aux goûts des autres hommes (car conçues en leur sein) et avec mes intentions, qui ne recherchent que la simplicité de la démonstration³.

À lire ces lignes, on comprend que le choix de Forset est dicté d'abord par la simplicité de la métaphore. Il s'agit pour lui de faire œuvre pédagogique, et cette image lui permettra de faire comprendre à son lecteur certaines subtilités propres au corps politique. Il apparaît clairement

¹ « The Commonweale with all her parts, orders, qualities, and requisites whatsoever, is (for better apprehension and illustration) set forth by sundry fit resemblances, as by the architecture of an house, by the swarming and cohabiting of Bees in an hive, by a ship floating on the sea, and such like; but by none more properly than eyther by the universall masse of the whole world, (consisting of all the severall substances in that great frame by the high wisdom and might of God compact and united) or else the body of a man, being the lesser world, even the diminutive and model of that wide extending universall ». E. Forset, *A Comparative Discourse of the Bodies Naturall and Politique* (Londres : John Bill, 1606, STC 11188, f^o. iii).

² J. Bodin, *Les six livres de la République*, tome 1 (Paris : Arthème Fayard, 1986), pp. 9-10.

³ « I have made my choyce to pursue only those appliances, which from the so skilfull workemanship of God in man, may bee well apted to the civill government of the assemblies of men: which being of more facilitie to bee understood (as deduced from a more familiar example) and equaling the other both in dignitie (having the same authour) and in certayntie (respecting the fitnessse of their relation) may also sort both agreeably with other mens likings (as bred in their bosoms) and with mine intentions, which seeketh wholly a demonstrative plainenesse ». E. Forset, *A Comparative Discourse of the Bodies Naturall and Politique*, f^o. iv.

que le détour par le corps humain dans la démonstration de Forset a des visées que l'apologue repris par Tite-Live ne partageait pas nécessairement. La fable racontée par Menenius Agrippa aux plébéiens voulait démontrer qu'ils étaient tout aussi indispensables à la communauté que l'était le ventre au corps naturel. Il n'est pas certain – et l'*Histoire romaine* ne le dit pas – que l'image était destinée à être appliquée systématiquement au corps politique. C'est pourtant ce qui se passe quand les auteurs du seizième siècle décident de concevoir les troubles traversés par le corps politique comme des maladies qui risquent de l'affaiblir, voire ou même de le tuer.

Cette ouverture du champ pathologique au politique est riche de possibilités. En effet, dès lors que l'on accepte que la communauté puisse être affectée par un mal, une myriade de métaphores ou de comparaisons s'offrent au penseur qui souhaite l'examiner (« l'ausculter », pourrait-on dire) plus avant. Parmi celles-ci, on s'interroge immédiatement sur le type de maladies qui menacent le corps politique. Thomas Starkey, à la fin des années 1520, avait essayé d'établir des correspondances précises entre les maladies physiques et les maladies politiques¹. Ainsi, la ~~la~~ **phtisie l'hydropisie** était l'équivalent d'une population trop faible dans le royaume, des œdèmes étaient provoqués par une surabondance de serviteurs et de servants, tandis que la goutte risquait de naître de la faiblesse physique des travailleurs manuels. D'autres pathologies étaient associées à des maux du corps politique, comme la paralysie, la faiblesse ou la difformité. On voit dans ces derniers exemples la difficulté à filer la métaphore durablement. Malgré ses efforts, Starkey ne parvient pas à faire correspondre exactement les pathologies du corps humain aux troubles affectant le corps politique. Parmi les maladies qu'il évoque, il a recours à de nombreux maux très vagues, comme la faiblesse (« weakness ») ou même le mal (« pestilence »). Même dans le cas de pathologies médicalement identifiées, comme la goutte (« gout ») ou l'hydropisie (« dropsy »), on ne comprend pas toujours le lien

¹ J.G. Harris, *Foreign Bodies and the Body Politic: Discourses of Social Pathology in Early Modern England* (Cambridge : Cambridge University Press, 1998), pp.34sq.

qu'il dessine entre cette maladie et sa correspondance dans le corps politique. Aucun autre auteur ne suit l'exemple de Starkey et même Forset, alors qu'il fait de cette comparaison l'objet même de son livre, s'en tient à des généralités, sans jamais citer des pathologies précises. Grâce à une pirouette qui tient autant de la prétérition que de l'esquive, il explique que le sujet des maladies du corps politique est trop vaste pour être évoqué de manière succincte¹. -Dès lors, il s'en tient au terme de « maladie » (« disease »), qui lui sert à désigner indistinctement tous les maux dont souffre la communauté, sans plus de précisions. Ceci montre que les auteurs du seizième siècle se sont heurtés à une résistance de cette métaphore, qui ne se prête pas à des développements trop précis. En cherchant à systématiser les correspondances entre le corps naturel et le corps politique, ils sont allés au-delà du sens de l'apologue de Menenius Agrippa.

Pour autant, même si les maladies du corps naturel résistent à leur application au corps politique, la pensée du pathologique ouvre elle aussi de multiples voies de réflexion sur le devenir de la communauté. En effet, dès lors que la pathologie est évoquée, se pose la question du mode de contamination et de la propagation éventuelle de la maladie d'une partie du corps à une autre, voire d'un corps à l'autre, que le porteur du mal soit un corps politique ou un corps naturel. À l'inverse des types de maladies eux-mêmes, cette notion de contagion est très fructueuse dans les textes politiques de la deuxième moitié du seizième siècle. Ce recours à la métaphore d'un corps infecté par un agent extérieur s'explique sans doute par la conviction croissante que les maladies ne sauraient être seulement provoquées par un déséquilibre humoral interne. Même quand les thèses galéniques occupaient une place ~~importante~~ importante dans la pensée médicale, l'idée était déjà admises que le corps puisse être affaibli par un élément extérieur, porté par un autre être vivant (homme ou animal) ou

¹ « This field is spacious, and incloseth a large circuit of plentiful matter for discourse : and I take it to be no lesse difficultie succinctly to comprehend, under any heads of division, the discrepant multiplicite of diseases in the politique, than it is in the naturall bodie ». E. Forset, *A Comparative Discourse of the Bodies Naturall and Politique*, p.71.

bien transporté dans l'air¹. Le nom même de certaines maladies reflète cette intuition initiale : le mot « malaria », par exemple, vient de l'idée que l'ingestion d'un « mauvais air » (« mala aria » en italien) venu des zones humides serait responsable du déclenchement de la maladie². Transposée au corps politique, cette idée mène à s'interroger sur les infections susceptibles de s'abattre sur lui afin de l'affaiblir, voire de l'anéantir.

Le modèle galénique, mettant en avant les déséquilibres internes au corps, était donc insuffisant dans le cas d'une maladie contagieuse, mais il pouvait redevenir central dans le cas de la guerre civile. En effet, la guerre civile, et notamment pendant la deuxième moitié du seizième siècle, les guerres de religion françaises, posait **posaient ?** une difficulté à ceux qui souhaitaient s'aider des pathologies humaines pour penser les affections du corps politique. Transposée au corps naturel, la guerre civile doit être pensée comme une maladie tout à fait particulière, puisqu'elle devrait être représentée comme un combat d'une partie du corps **à contre** l'autre : elle consisterait en un affrontement entre deux organes, l'un essayant de nuire **à ou d'affaiblir** l'autre. Aujourd'hui, la médecine sait que des dysfonctionnements de l'organisme peuvent conduire un organe à en paralyser un autre. Dans l'état de la science médicale à la fin du seizième siècle, de tels problèmes n'étaient pas clairement identifiés, ce qui a privé les penseurs politiques d'une métaphore renouvelée. Forte de cette anomalie dans le fonctionnement de l'organisme, l'image aurait pu être explorée de manière plus poussée encore, expliquant comment le corps politique, comme le corps naturel, pouvait entrer dans une logique autodestructrice tout à fait inhabituelle. Privés de cette possibilité, les penseurs du seizième siècle n'ont pas pour autant renoncé à s'intéresser aux guerres civiles, notamment parce que le royaume de France ne semblait pas devoir y survivre. La métaphore du corps politique malade est abondamment utilisée dans les œuvres qui, comme l'*Inventaire général*

¹ M. Harrison, *Disease and the Modern World. 1500 to the present day* (Cambridge : Polity Press, 2004), pp. 27-50.

² M. Lindemann, *Medicine and Society in Early Modern Europe* (Cambridge : Cambridge University Press, 1999), p.62.

de Jean de Serres, cherchent à comprendre comment les guerres de religion françaises se sont déclenchées et comment il faudrait procéder pour y mettre un terme. Ces auteurs qui cherchent à déterminer les causes de la maladie ne sont pas les plus nombreux ; souvent, ils insistent davantage sur les symptômes du mal que sur ses origines. Jean de Serres est donc un exemple assez rare, qui assigne clairement le déclenchement du conflit aux dissensions religieuses : « la cause première et principale de cette maladie est la différence de religions¹ ». Cette opinion tranchée est représentative des convictions de Jean de Serres, mémorialiste protestant convaincu que la paix en France ne pourrait se faire que par un rapprochement entre Catholiques et Huguenots. Quelques lignes plus bas, il en appelle même à la disparition de mots comme « Luthériens, Papistes, Huguenots² ». L'origine même de la discorde n'est pas clairement identifiée, l'auteur n'ayant recours qu'à une allusion facile aux personnages de Discorde et de Guerre. Proche de l'idée d'une maladie nourrie en son sein par le corps politique lui-même, Jean de Serres n'a pas les moyens scientifiques de filer sa métaphore plus longuement, même si dans son texte il fait de nombreux emprunts à la rhétorique médicale.

La plupart des autres auteurs considèrent que les causes de la guerre civile sont à rechercher en dehors du corps politique lui-même : un agent infectieux exogène est considéré comme responsable de la maladie, et le corps politique malade n'est donc plus qu'une victime. Tel est le cas dans le texte de John Stubbs intitulé *The Discoverie of a Gaping Gulf*, qui s'insurge contre les projets matrimoniaux engagés entre la reine d'Angleterre Élisabeth I^{re} et le dernier fils de Catherine de Médicis, le duc d'Alençon. Paru en 1579, le livre contient des passages violemment hostiles aux Français. Dès les premières lignes, Stubbs attaque les

¹ « Therefore the principall and chiefe cause of this disease and mischief, is the discrepance and varietie of Religion ». J. de Serres, « The Second Booke of Commentaries », dans *The three partes of commentaries containing the whole and perfect discourse of the ciuill warres of Fraunce, vnder the raignes of Henry the Second, Frances the Second, and of Charles the Ninth : with an addition of the cruell murther of the Admirall Chastilion, and diuers other nobles, committed the 24 daye of August, anno 1572, translated out of Latine into English by Thomas Timme minister* (Londres : Frances Coldcocke, 1574, STC 22241.5), p.118.

² « Let us therefore put awaye all factious and seditious names, as the names of Lutherans, Huguenotes, Papystes, and all such names ». Ibid.

pratiques italiennes et turques qui consistent à privilégier toujours le profit personnel à la sagesse du bon gouvernement. Il poursuit :

Cette infirmité de l'esprit a été rapportée par les Français depuis les régions orientales du monde, comme ils ont rapporté aussi cette horrible maladie du corps ; et de la même manière qu'ils ont contaminé les terres les plus occidentales avec une contagion, ils cherchent désormais à nous communiquer l'autre¹.

Stubbs renvoie ici à la syphilis, une maladie qui était associée à la présence française en Italie et qui semblait avoir été importée depuis le Nouveau Monde². Le propos est insultant, et permet à l'auteur de rappeler à son lecteur le peu de crédit qui doit être prêté à de tels individus. Cependant, il est plus que cela. L'idée que les Français vont apporter leurs vices en Angleterre si jamais la reine devait épouser le duc d'Alençon est aussi un moyen de mettre en garde les Anglais contre les risques de contagion d'un corps politique à l'autre. Au plus fort des guerres de religion, on pouvait craindre que les dissensions dans un royaume ne se propagent à l'autre. Même si dans ce passage précis Stubbs ne fait pas allusion aux guerres civiles, les symptômes du mal qu'il décrit (le fait de privilégier son intérêt à celui de la communauté) sont, dans d'autres textes, considérés comme responsables de la situation alarmante de la France.

Ainsi, dans un texte intitulé *Four Paradoxes or Politique Discourse 2 concerning militarie discipline, [...] 2 of the worthinesse of warre and warriors* rédigé en 1604 par Thomas Digges, l'auteur s'interroge sur les causes de la guerre civile, notamment celles des guerres françaises. Il voit dans l'utilisation des mercenaires par les grands aristocrates une faute politique et militaire qui entraînera le royaume dans des conflits sans fin, car les

¹ « This sicknes of mynd haue the French drawen from those Easteern partes of the world, as they did that other horrible disease of the body : and hauing already too far Westward, communicated the one contagion, doe now seeke notably to infecte our minds with the other ». J. Stubbs, *The discoverie of a gaping gulf vvhetherinto England is like to be swallowved by another French marriage, if the Lord forbid not the banes, by letting her Maiestie see the sin and punishment thereof* (Londres : H. Singleton for W. Page, 1579, STC 23400, f^o. A2.

² Cette maladie constitue un archétype de ces pathologies associées à l'étranger, à celui qui pourrait vouloir du mal au corps politique dont il est exclu. Ainsi, les nombreux surnoms attribués à ce mal sont toujours liés à son origine géographique supposée, dans un territoire perçu comme hostile. Claude Quézel, dans son histoire de la syphilis, revient sur tous les sobriquets (mal français, mal espagnol, mal polonais...) donnés à la maladie au moment de son apparition. C. Quézel, *Le Mal de Naples : Histoire de la Syphilis* (Paris : Seghers, 1986), p. 17.

mercenaires privilégieront toujours leur propre intérêt sur celui de la communauté. D'après Digges, ce trait de caractère aura été contracté par les soldats étrangers au contact des princes qu'ils servent ; le mauvais exemple aristocratique aura contaminé le militaire¹. Qu'il s'agisse du duc d'Alençon ou des mercenaires, l'agent infectieux est étranger au corps politique qu'il va affecter. L'idée que le danger vient d'ailleurs est un lieu commun repris dans de nombreux textes politiques. La proximité géographique de l'Angleterre et de la France, ainsi que les relations passées tumultueuses entre les deux pays, expliquent sans doute pourquoi la France est plusieurs fois identifiée comme la source du mal infectant l'Angleterre. Rappelons que les négociations matrimoniales entre Élisabeth I^{re} et les Valois à la fin des années 1570 avaient donné à Stubbs l'occasion d'évoquer le « mal français ». Dans *The Discoverie of a Gaping Gulf*, plusieurs précédents historiques permettent à l'auteur de montrer que tout contact avec la France est porteur de mal². Telle est aussi la conclusion du poète Samuel Daniel, qui publie en 1609 les huit livres de *The ciuile wares betweene the howses of Lancaster and Yorke*³. Pour expliquer le déclin de l'empire conquis par Henri V dans les années 1410 et l'éclatement de la guerre civile dans le royaume, le poète se tourne vers la France, coupable selon lui d'avoir propagé le mal en Angleterre :

Par quel mal, ô France, as-tu contaminé
Cette Terre, rendue fière grâce à toi, pour qu'ils s'opposent ainsi ?
Pour qu'ils deviennent furieux, qu'ils tournent leurs épées
Contre eux-mêmes, quand leurs armes s'étaient aiguisées contre toi ?
Pourquoi leur as-tu enseigné, sur leur propre terre, à ériger
Des trophées de leur sang, quand le tien aurait dû les parer ?
Ou bien le temps de tes maux était-il épuisé,

¹ « And that is that *Moderne discipline* which so greedilie the licentious of all Nations swallow vp, and are infected withall by the contagion of such as they have conuersed with, Tending chieflie to the maintenance of themselues in excessiue riotous wastings, and the vtter ouerthrow of all Princes or States that shall beserued with them ». T. Digges, *Foure paradoxes, or politique discourses 2 concerning militarie discipline, written long since by Thomas Digges Esquire. 2 of the worthinesse of warre and warriors, by Dudly Digges, his sonne. All newly published to keepe those that will read them, as they did them that wrote them, from idlennesse* (Londres : H. Lownes for Clement Knight, 1604, STC 6872), p. 72.

² J. Stubbs, *The discoverie of a gaping gulf vvhetherinto England is like to be swallowed by another French mariage, if the Lord forbid not the banes, by letting her Maiestie see the sin and punishment thereof*, ff^o. C4-C6.

³ S. Daniel, *The ciuile wares betweene the howses of Lancaster and Yorke corrected and continued by Samuel Daniel one of the groomes of hir Maiesties most honorable Priuie Chamber* (Londres : [Humphrey Lownes for] Simon Waterstonne, 1609, STC 6245).

De sorte que les nôtres dussent advenir enfin ?¹

Le mot anglais « contagion » ne laisse aucun doute quant au modèle sur lequel le poète a pensé l'influence de la France sur sa voisine d'Outre Manche ; la pathologie fournit le cadre qui permet de concevoir les relations entre des corps politiques différents. La question de la nature du mal qui est passé de la France à l'Angleterre n'est pas tranchée par le poète. Une fois encore, la métaphore semble se suffire à elle-même, sans qu'il soit nécessaire de la préciser pour la rendre véritablement efficace. À bien y regarder, la métaphore est imparfaite, puisque le poète accuse l'autre corps politique d'avoir volontairement contaminé le royaume anglais. La France est donc à la fois un corps malade et une force maligne, une puissance maléfique qui ressemble davantage à une sorcière qu'à la victime d'un mal, victime devenue véhicule de contagion du fait des circonstances. Dans cette vision, le royaume de Charles VII a su tirer profit de la situation en créant une diversion pour que les Anglais cessent de combattre la France. La suite de la strophe, néanmoins, montre que le poète ne tranche pas la question des intentions réelles de la France : les deux derniers vers ancrent au contraire l'évocation dans le topos de la roue de la fortune, les troubles d'Angleterre prenant la suite des malheurs de sa voisine. Le long poème de Samuel Daniel est un récit de la guerre des Roses. Pourtant, présentée comme la guerre d'une famille contre l'autre, l'œuvre évoque également d'autres guerres intestines. L'idée que la France soit capable de contaminer l'Angleterre par la guerre civile a dû rencontrer des échos très précis dans l'esprit des lecteurs du début du dix-septième siècle : l'accusation portée contre la France de Charles VII pouvait être comprise comme une mise en garde contre la possible contagion de la guerre civile depuis la France vers l'Angleterre. En effet, l'inquiétude qui domine les textes de l'époque

¹ « With what contagion, *Fraunce*, didst thou infect/This Land, by thee made proud, to disagree?/T'inrage them so, their owne swordes to direct.Vpon them-selues, that were made sharp in thee?/Why didst thou teach them, here at home t'erec/*Trophees* of their blood, which of thine should bee?/Or was the date of thine affliction out./And so (by course) was ours to come about? ». S. Daniel, *The ciuile wares betweene the howses of Lancaster and Yorke corrected and continued by Samuel Daniel one of the groomes of hir Maiesties most honorable Priuie Chamber*, V, 40, 123.

face au modèle pathologique appliqué au corps politique est celui d'une propagation de la guerre civile d'un royaume à l'autre. La peur exprimée par Samuel Daniel à propos de la guerre franco-anglaise devenue guerre civile en Angleterre reprend les angoisses de ses contemporains, soucieux de ne pas sombrer comme la France dans une guerre fratricide.

Si l'on reprend ce modèle pathologique de la contagion, on comprend l'origine profonde, et la justesse des inquiétudes anglaises. La France, comme l'Angleterre, se trouvait partagée entre deux communautés religieuses antagonistes qui refusaient obstinément de se réconcilier, et même de se rapprocher. Dans les deux royaumes, le groupe minoritaire demeurait trop important pour ne pas espérer pouvoir à un moment donné renverser la situation à son profit et s'imposer à l'ensemble de la communauté. À première vue, il n'était pas évident de comprendre comment l'Angleterre pourrait résister à la contagion française. Les textes politiques se sont donc présentés plus ou moins ouvertement comme des méthodes pour prévenir cette contamination d'un corps politique à l'autre¹. Il ne s'agissait pas seulement de diagnostiquer le mal, il fallait trouver un médecin et un remède. La mise en correspondance systématique des maux du corps politique et de ceux du corps humain avait montré ses limites, mais la quête du bon médecin ainsi que la recherche d'un traitement approprié a permis de réactiver la métaphore du corps malade. Comme lors de la comparaison entre le corps naturel et le corps politique, les auteurs contemporains semblent avoir recours à cette métaphore quand ils souhaitent rendre accessibles aux lecteurs les concepts qu'ils utilisent. La figure est d'abord liée à une volonté de simplification. Cependant elle présente d'autres avantages, notamment celui de justifier une intervention brutale des autorités pour régler les différends. Ainsi, Thomas Digges, dans ses « Quatre paradoxes », confesse : « Pour

¹ Cette dimension n'est pas toujours mise en évidence par le recours au modèle pathologique. Dans *The Mutable and wavering estate of France*, publié à Londres en 1597, l'auteur (anonyme) met en garde son lecteur et l'encourage à œuvrer pour que les erreurs de la France puissent servir de leçon aux Anglais afin qu'ils sachent préserver la paix civile : « thou wilt hartily pray for the other, that the afflictions of France, may be Englands looking Glasse, and their neglect of peace, our continuall labour and studie how to preserue it ». « To the Reader » dans *The Mutable and wavering estate of France, from the yeare of our Lord 1460, untill the yeare 1595* (Londres : Thomas Creede, 1597, STC 11279).

ma part, je n'ai jamais apprécié ces chirurgiens doux avec leurs patients, qui par leur douceur et affection laissent suppurer et s'aggraver les petites plaies¹ ». S'attaquer violemment au mal devient une nécessité politique, un gage de survie pour la communauté tout entière : « Car une telle rigueur est une bénédiction, qui, par l'élimination de trois ou quatre, permet de sauver la vie de plusieurs centaines, ou même milliers, et de soigner la pire des infections, capable parfois de détruire les royaumes et les monarchies les plus puissants² ». Plus loin, Thomas Digges revient à la métaphore médicale pour réaffirmer le besoin de purger les éléments nuisibles à la bonne santé du corps politique :

Et si la pleurésie ou d'autres ulcérations malignes n'ont d'autres remèdes que d'ouvrir une veine et accepter de nous défaire d'une quantité de sang qui pourra sauver notre corps de la destruction, ainsi nous devons nous satisfaire (quand bien même cela serait par la perte de plusieurs personnes corrompues) de sauver notre corps militaire d'une confusion totale³.

Un modèle similaire est utilisé par Jean de Serres et repris par son traducteur dans la version anglaise des *Commentaires*, qui compare la situation du corps politique malade à l'homme qui « est atteint d'une fièvre continue, ou atteint d'une maladie grave, qui nécessite de prélever du sang ou tout autre remède rapide⁴ ». Dans ces deux cas, l'allusion à la saignée constitue d'abord une référence à une pratique médicale banale. De ce fait, l'élucidation de la métaphore n'est pas problématique a priori, puisque supprimer la partie infectée d'un corps pour éviter que l'ensemble ne soit contaminé tient autant de la pratique médicale que du bon sens. Pour cette raison, la métaphore ici œuvre d'une manière plus insidieuse, car elle **permet**

¹ « For my owne part, I euer disliked those patient pleasing Chirurgions that with fond mildenesse suffer small hurts to fester, & grow dangerous ». T. Digges, *Four paradoxes, or politique discourses 2 concerning militarie discipline, written long since by Thomas Digges Esquire. 2 of the worthinesse of warre and warriors, by Dudley Digges, his sonne. All newly published to keepe those that will read them, as they did them that wrote them, from idlenesse*, p.98.

² « For most mercifull is that rigour, that (by dispatch or foure or fiue) may saue the liues of so many hundreds, or rather thousands, and recure such a pestilent contagion as is able in time to subuert the most mightie Realmes and Monarchies ». Ibid., p.24.

³ « And if in Pleuresis and other like corrupt exulcerations wee haue no remedie but to open a veine, and content our selues to saue the whole bodie from destruction: So must we be content (though it were with the losse of many such corrupt persons) to recure our Militarie bodie from vtter confusion ». Ibid., pp. 24-25.

⁴ « as if a man troubled with a continuall feuer, or witj some other grieuous disease, which requireth letting of bloude, or some other present remedie ». J. de Serres, *The three partes of commentaries containing the whole and perfect discourse of the ciuill warres of Fraunce, vnder the raignes of Henry the Second, Frances the Second, and of Charles the Ninth : with an addition of the cruell murther of the Admirall Chastilion, and diuers other nobles, committed the 24 daye of August, anno 1572, translated out of Latine into English by Thomas Timme minister*, p.90.

grâce à un euphémisme d'atténuer la violence de ~~euphémise considérablement~~ la réalité à laquelle elle se réfère : en effet, la nécessaire purge des parties corrompues de la communauté renvoie à un règlement sanglant des différends au sein du corps politique. En préconisant de telles mesures, les auteurs justifient sans le vouloir l'attitude intransigeante des Valois à l'égard des Huguenots français. S'il faut éliminer ce qui crée le trouble et menace l'unité du corps politique, alors les rois de France catholiques ont eu raison de vouloir supprimer les membres les plus éminents de la communauté réformée. Une fois encore, le détour par le modèle pathologique n'est pas d'une grande efficacité : dès qu'elle est poussée plus loin qu'un simple emprunt de vocabulaire, la métaphore peut aboutir à des constats qui contredisent la thèse principale exprimée dans ces textes. D'ailleurs, un auteur comme Jean de Serres, appelant le monarque à agir sans tarder pour amputer le membre malade, propose des solutions tout à fait opposées quelques pages plus loin. Selon lui, pour régler le différend de religions, « il n'y a pas de remède plus efficace que de convoquer un concile¹ » et de rassembler toutes les confessions sous le nom de Chrétiens. Visiblement, l'allusion à la saignée n'était rien d'autre qu'une image, et elle était dépourvue de toute visée programmatique.

Il y a donc un très grand écart entre le recours fréquent au modèle pathologique pour expliquer les troubles qui affectent le corps politique et les implications réelles de cette utilisation. Tous empreints de la physiologie humorale héritée de Galien, les auteurs du seizième siècle pouvaient espérer trouver dans ce modèle une simplification des concepts politiques nécessaires à l'exégèse de leur époque, notamment à l'analyse des guerres de religion françaises. La prise de conscience de l'extrême complexité du corps humain n'a pas immédiatement mené à un abandon de la métaphore du corps politique, de sorte que cette dernière a continué d'être utilisée alors même qu'on la savait inopérante. Il en a résulté dans

¹ « To cure the which mischiefe, there is not a more present remedie, than to have a Councell ». « Charles the ninth », dans *ibid.*, p.118.

les textes politiques des détours inutiles par un modèle qui ne simplifiait rien puisqu'il ne pouvait plus être adapté aux deux objets. Nous voyons bien ici comment le langage de la théorie politique s'est nourri de termes ou concepts venus d'univers différents et comment, une fois ce langage établi, les auteurs de textes politiques se sont montrés réticents à changer de lexique pour coller à la réalité qu'ils ~~déerivent~~ ~~décrivaient~~ ?. Sans doute la nécessité de partager avec leurs lecteurs un cadre commun de références peut-il expliquer cette résistance face à l'évolution des connaissances. Pourtant, en restant prisonniers d'une épistémè désormais caduque, les auteurs se sont sans doute empêché de penser différemment les guerres de religion. Leur réflexion eût-elle été plus avancée, le dix-septième siècle anglais aurait peut-être été différent.